



HAL
open science

Un shabbat à la mosquée. Les mésaventures d'un anthropologue au kibboutz

Ellie Mevel

► **To cite this version:**

Ellie Mevel. Un shabbat à la mosquée. Les mésaventures d'un anthropologue au kibboutz. *Terrains/Théories*, 2019, 10, 10.4000/teth.2129. hal-02368188

HAL Id: hal-02368188

<https://hal.science/hal-02368188v1>

Submitted on 28 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Un shabbat à la mosquée. Les mésaventures d'un anthropologue au kibboutz

Ellie Mevel



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/teth/2129>

DOI : 10.4000/teth.2129

ISSN : 2427-9188

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Ce document vous est offert par Université de Rouen Normandie – Bibliothèque Universitaire



Référence électronique

Ellie Mevel, « Un shabbat à la mosquée. Les mésaventures d'un anthropologue au kibboutz », *Terrains/Théories* [En ligne], 10 | 2019, mis en ligne le 31 octobre 2019, consulté le 28 mai 2024. URL : <http://journals.openedition.org/teth/2129> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/teth.2129>

Ce document a été généré automatiquement le 16 février 2023.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Un shabbat à la mosquée. Les mésaventures d'un anthropologue au kibboutz

Ellie Mevel

« Tout chercheur, tout créateur, tout amoureux est un traître en puissance, dès lors qu'il franchit les limites du convenu, du convenable ou du connu. »¹

Introduction

- 1 L'absence de sympathie à l'égard des enquêtés est un questionnement qui a principalement été soulevé par les chercheurs dont les études portent sur des groupes sociaux avec lesquels ils ne partagent pas *a priori* les valeurs ou les idéologies (Avanza, 2008 ; Bizeul, 2007a ; Boumaza, 2001). Pourtant, l'absence de sympathie à l'égard des enquêtés, loin de résulter uniquement d'une répulsion anticipée ou spontanée, peut également naître, se construire et se tisser au fil des relations nouées avec les enquêtés. La vive polémique suscitée par la publication *post mortem* du journal de terrain de Malinowski constitue un exemple frappant du mépris que l'anthropologue peut être amené à ressentir à l'égard de son terrain. Cependant, il serait réducteur de limiter les sentiments négatifs qui émergent sur le terrain à la seule personne du chercheur. En effet, comme l'indique Barley (1992), sous sa plume satirique et tapageuse, les terrains méprisent les anthropologues. En dépit de la multiplication des publications qui évoquent les péripéties des « anthropologues en déroute » (Barley, 1992), l'absence de sympathie envers les groupes étudiés – et la réciproque – reste un sujet peu abordé par les sciences sociales, tout chercheur relatant son expérience de terrain avec antipathie étant frappé de suspicions. Comme le souligne Ghasarian,

« si les chercheurs qui expriment leur admiration pour ceux qu'ils étudient sont rarement accusés d'employer des critères subjectifs dans leurs jugements, ceux qui leur trouvent des défauts ou qui admettent avoir vécu autre chose qu'un moment

sublime sur le terrain le sont souvent de n'avoir pas réussi à saisir le point de vue des acteurs ou, pire, se voient taxer d'ethnocentrisme rampant.² »

- 2 L'absence de sympathie³ envers les groupes étudiés est d'avantage considéré comme une faute remettant en cause la qualité de l'enquête et de l'enquêteur plutôt que comme un élément pouvant apporter un regard nouveau sur la situation d'enquête ou l'objet étudié. Seuls les chercheurs qui étudient les groupes sociaux évoluant dans des milieux « extrêmes » ou « radicaux » ont pu s'exprimer sur les relations difficiles établies avec leurs enquêtés⁴. Pourtant, l'absence de sympathie à l'égard du terrain ne peut se réduire aux travaux portant sur des milieux véhiculant des idéologies auxquelles les chercheurs n'adhèreraient pas en principe. C'est parfois en partageant des émotions, des événements et des vécus en commun que le chercheur est amené à ressentir une aversion à l'égard des pratiques et des discours véhiculés sur son terrain. En ce sens, l'absence de sympathie peut éclore sur le terrain, se renforcer à mesure du temps écoulé auprès des enquêtés et bouleverser les relations avec les individus étudiés. Si l'apparition d'une « répugnance » (Harding, 1991) pour le terrain peut constituer un retournement de situation particulièrement déroutant pour le chercheur, les bouleversements relationnels que l'aversion engendre se révèlent néanmoins être de précieuses données à analyser. Ainsi, cet article propose d'explorer la façon dont la naissance d'une « détestation politique » (Avanza, 2008) réciproque entre le chercheur et ses enquêtés a pu devenir génératrice de connaissances au travers d'une recherche menée dans un kibboutz⁵ en Israël. Cette recherche, réalisée à partir d'une démarche ethnographique m'a amenée à vivre et travailler dans un kibboutz situé dans le nord du désert du Néguev⁶ pendant une période de dix mois au cours de laquelle j'ai réalisé des entretiens, mené des discussions informelles ainsi que de nombreuses observations dans les différents lieux de vie du kibboutz.
- 3 Après une brève présentation des kibboutzim – de leur origine, de leurs aspirations et des transformations qu'ils ont subies au fil du temps – j'évoquerai la façon dont les relations se sont tissées avec les enquêtés, d'abord dans un rapport de proximité avant de glisser peu à peu vers une répulsion réciproque. Ce glissement, de la bonne entente à l'aversion, qui a résulté de ma prise de distance à l'égard de la doxa militaro-sioniste a permis de situer l'objet d'étude dans le contexte historique et idéologique de la construction de l'État d'Israël et dans les rapports de force que cette construction a engendrés. Ainsi, l'évolution des relations avec les enquêtés a représenté un point crucial de l'enquête, en permettant d'élargir la focale à des réflexions qui ne se limitent pas exclusivement au kibboutz mais qui ont invité à considérer l'univers affectif et moral avec lequel j'ai dû composer au cours de cette étude.

Le kibboutz, origine, aspirations et transformations

- 4 Les kibboutzim sont des communautés collectivistes localisées sur l'ensemble du territoire israélien. Les premiers kibboutzim furent créés dès le début du XX^e sous l'influence du sionisme politique et du socialisme associatif. Les ambitions qui les animaient – notamment celles de créer un homme nouveau, de rejeter les formes traditionnelles d'organisations familiales et le capitalisme – étaient telles qu'ils furent bien souvent qualifiés de communautés « utopiques » (Diamond, 1957 ; Melford, 2004). À l'origine, la population des kibboutzim était majoritairement constituée par des étudiants – pour la plupart venus d'Europe centrale, de Russie et de Pologne – ainsi que

par des personnes appartenant aux professions libérales et ayant abandonné leur cabinet dans le but « de fleurir le sol de la Palestine ». Ces kibboutznikim étaient

« convaincus que l'État juif, rassemblement des exilés prophétisé par Herzl, ne pouvait se faire que dans la sueur et la peine, par le dessèchement des marais, l'irrigation des déserts, la reconversion des terres abandonnées depuis des millénaires [...], ils voulaient, contre les adversaires du « Retour », prouver que la Palestine n'est pas stérile.⁷ »

- 5 Les kibboutzim, petites communautés agricoles à leur début, se sont transformés en véritables centres d'accueil et de formation des jeunes durant la seconde guerre mondiale et, dès 1933, le mouvement de l'*alya* (trad. retour) des jeunes fut créé afin que les enfants trouvent une échappatoire au régime hitlérien. L'implantation géographique des kibboutzim sur le territoire indique le rôle stratégique joué par ces communautés. Ainsi, beaucoup de kibboutzim ont été créés dans des régions périphériques, à proximité de l'actuelle « frontière » avec les Territoires palestiniens et se sont établis comme des avant-postes de la présence juive dans la région. Les kibboutzim eurent également, dès 1936, un rôle militaire primordial et furent transformés en véritables camps armés, notamment dans la Haute Galilée, le Néguev et la vallée du Jourdain. Dans leurs principes originels, les kibboutzim se sont largement inspirés des idées anarcho-communistes : absence de propriété privée, accès aux biens égal pour tous, refus du salariat et des structures élues, mise en place d'une éducation communautaire des enfants et d'une démocratie directe, rejet de la religion, à l'exception des kibboutzim religieux.
- 6 La population des kibboutzim a considérablement augmenté depuis leur création et, à l'heure actuelle, 120 000 personnes vivent dans les 273 kibboutzim répartis sur le territoire israélien. Toutefois, on note que la population des kibboutzim a connu un déclin dans les années 1990. Ce déclin s'est conjugué à une remise en cause des principes fondateurs des kibboutzim – notamment par les nouvelles générations – et à de nombreuses évolutions dans ces sociétés (Rabin, Beit-Hallahmi, 1982). Tout d'abord, le principe d'égalité absolue entre les membres a été allégé. L'égalité face aux prestations (nourriture, soins médicaux et éducation) est toujours garantie mais désormais les revenus privés, tels que les héritages et les loyers perçus, ne sont plus systématiquement reversés dans les caisses communes. Le principe d'éducation communautaire a également été remis en cause. Jusqu'aux années 1970, les enfants étaient séparés de leurs parents biologiques dès leur retour de la maternité afin d'être élevés au sein de *beit yeladim* (trad. maison d'enfants). Cette volonté de séparer les enfants des adultes relevait de deux motivations principales : d'une part, éviter tout type d'inégalité entre les familles, d'autre part, ne pas créer de sous-groupe dans la communauté. Les jeunes générations étaient considérées comme étant les enfants du kibboutz (Bettelheim, 1971) et les parents biologiques avaient des droits de visite restreints et réglementés. Enfin, au cours des dernières décennies, les activités économiques des kibboutzim ont profondément évolué. Alors que celles-ci se fondaient essentiellement sur l'agriculture, cette activité ne représente plus que 15 % des ressources des kibboutzim et la majorité des membres des kibboutzim travaillent désormais dans d'autres secteurs, tels que le tourisme, la restauration ou l'éducation.
- 7 En raison des valeurs qui ont sous-tendu leur création, les kibboutzim ont suscité l'intérêt de nombreux chercheurs en sciences sociales (Bettelheim, 1971 ; Diamond, 1959 ; Fox, 1977 ; Friedman, 1964 ; Rabin, 1965 ; Rabin et Beit-Hallahmi, 1982). Un des ouvrages les plus marquants reste celui de Bettelheim (1971) qui s'est intéressé à

l'éducation communautaire des enfants dans ces microsociétés. Cependant, avec la remise en cause de ses principes fondateurs, le kibboutz est un objet d'étude qui est quelque peu tombé en désuétude depuis le début des années 1990. Ma recherche sur les kibboutzim entendait ainsi étudier les évolutions de ces sociétés auxquelles les chercheurs ne prêtaient guère plus d'intérêt.

De la proximité à l'aversion réciproque

- 8 Au cours de l'année 2011-2012, j'ai réalisé un travail de terrain de dix mois dans un kibboutz, situé dans le désert du Néguev en Israël, afin d'étudier le mode d'organisation de ces sociétés. Cette recherche s'est construite à partir d'une démarche ethnographique qui a nécessité une immersion totale sur le terrain pendant une période de temps prolongée. Dès mon arrivée en Israël, je me suis installée dans un kibboutz, j'y ai travaillé et vécu à l'instar des *olim hadashim* (traduction : nouveaux arrivants)⁸. De nombreux juifs – notamment des familles – qui effectuent leur *alya* se rendent dans les kibboutzim afin de profiter d'un environnement favorable à leur installation en Israël. Les nouveaux arrivants bénéficient d'un logement, de cours d'hébreu, d'un travail et leurs enfants sont directement intégrés dans les écoles du kibboutz. Ce cadre limite les problématiques liées à l'installation dans un nouveau pays. Mon arrivée au kibboutz s'est donc effectuée dans un cadre similaire à celui des nouveaux arrivants : c'est-à-dire que je bénéficiais d'un logement, d'un travail au sein du kibboutz et que je participais à des cours d'hébreu intensifs. Cette insertion m'a permis une familiarisation rapide à mon terrain d'enquête.

Une insertion sur le terrain facilitée par un rapport de proximité

- 9 Dès mon arrivée au kibboutz, j'ai établi des liens de connivence avec ma population d'étude. Je partageais avec les kibboutznikim une certaine familiarité ainsi qu'un rapport de proximité. Sur le plan identitaire, j'étais juive et j'avais une grille de lecture très libérale⁹ de la religion. Je m'inscrivais dans un judaïsme d'avantage culturel que religieux, lequel était en adéquation avec celui véhiculé au sein du kibboutz dans lequel je résidais. Par ailleurs, je connaissais les rudiments de l'hébreu moderne et j'éprouvais un intérêt non dissimulé pour l'histoire du kibboutz, son fonctionnement et ses habitants. Mes progressions linguistiques rapides et ma motivation au travail n'ont fait que renforcer la sympathie des enquêtés à mon égard.
- 10 Les habitants du kibboutz étaient informés des raisons de mon séjour. Ma recherche portait sur les liens sociaux au sein du kibboutz et la façon dont se structurent les relations familiales au sein de ces sociétés qui ont longtemps considéré la famille comme un espace mettant en danger la communauté (Bettelheim, 1971 ; Rabin, 1965). Les kibboutznikim, particulièrement les personnes qui avaient été investies dans la création du kibboutz et qui avaient donc été soumises au régime d'éducation communautaire, ont montré un intérêt non dissimulé à l'égard de ma recherche et m'ont facilité l'accès à toutes les structures du kibboutz que je souhaitais observer. Parallèlement à ma recherche, je travaillais au kibboutz. En fonction des besoins, j'ai tour à tour été cuisinière, femme de ménage, maitresse d'école et serveuse. Cette insertion rapide à l'environnement du kibboutz a rendu ma recherche non seulement possible mais également facile. Les habitants du kibboutz étaient enclins à la discussion

et j'étais fréquemment conviée à partager des repas de famille. Par ailleurs, en raison de mon intérêt pour l'éducation des enfants dans les kibboutzim (Mével et Furlong, 2011), un temps m'a été accordé afin que je puisse réaliser des observations dans les structures éducatives du kibboutz, dans lesquelles je pouvais vaquer librement.

Le passage de l'autre côté du mur

- 11 Parallèlement à mon travail de terrain, je profitais de mon temps libre pour visiter les environs du kibboutz. Je commençais mon périple par les villes et villages israéliens. Israël n'étant pas plus grand qu'une région française telle que la Picardie, au bout de quelques mois j'avais exploré le territoire dans ses moindres recoins. Je décidais donc de poursuivre mes visites de l'autre côté du mur¹⁰, dans les Territoires palestiniens. À cette époque, la frontière entre Israël et la Bande de Gaza était infranchissable. J'ai donc limité mes voyages à la Cisjordanie. La Cisjordanie représentant un territoire ennemi, les habitants du kibboutz tentaient, au début de façon protectrice, de me dissuader de franchir le mur et insistaient sur la dangerosité de tels déplacements.
- 12 En dépit de ces mises en garde, je continuais à me rendre dans les Territoires palestiniens. Peu à peu, je me suis prise d'intérêt pour la culture et l'histoire des Palestiniens. Je rencontrais et me liais d'amitié avec de nombreuses personnes lors de ces voyages et, parallèlement à ma recherche sur les kibboutzim, je commençais à écrire des chroniques sur la Palestine pour une revue mexicaine. Passant la plupart de mon temps libre en Cisjordanie – et par extension ayant sympathisé avec l'« ennemi » – j'ai rapidement été mise en porte-à-faux à mes retours dans la société israélienne. Mes déplacements dans les Territoires palestiniens étaient perçus comme inacceptables par ma population d'enquête. Le contexte polémogène dans lequel s'inscrivait ma recherche a ainsi eu des répercussions sur mon travail de terrain et ma position tempérée à l'égard du conflit israélo-palestinien a peu à peu provoqué l'incompréhension des kibboutznikim à mon égard – plus particulièrement celle des jeunes générations, qui étaient au moment de ma recherche investies dans leur service militaire.
- 13 Dans la société israélienne, l'adhésion aux mythes sionistes relève de l'évidence non questionnée et il n'est pas d'usage de parler du conflit. De ce fait, je n'avais pas été amenée à parler avec mes enquêtés de la « question palestinienne » avant que mes déplacements nécessitent un recadrage de leur part. Cependant, en dépit de leurs mises en garde, je continuais à traverser les murs et les check-points. Le franchissement de ces frontières physiques a peu à peu creusé un fossé symbolique entre ma population d'étude et moi. Si mes premiers déplacements dans les Territoires palestiniens pouvaient être interprétés comme un signe de ma naïveté, le fait que je continue à me rendre de l'autre côté du mur en dépit des avertissements m'a peu à peu fait endosser le statut d'ennemie de l'intérieur. Ainsi, je fus à plusieurs reprises qualifiée de « terroriste » ou de « traître » par mes enquêtés : certains ont témoigné leur hostilité à mon égard par des formes directes de violences physiques ou par des menaces de mort. Nous reviendrons au cours de cet article sur quelques épisodes qui illustrent les relations tumultueuses qui se sont construites sur le terrain.

De la confrontation à la mise au ban : le processus d'(auto)exclusion de l'anthropologue

Acte I. L'épisode de la cafétéria : première confrontation et prise de distance à l'égard des mythes sionismes

En Israël, les congés et les vacances sont calqués sur le calendrier des fêtes juives et les weekends correspondent au shabbat. Les weekends commencent donc le vendredi au coucher du soleil et s'achèvent le dimanche matin. Le dimanche, qualifié de *yom richon* (trad. premier jour) correspond à la reprise du travail. Lors de mon séjour en Israël, je quittais tôt le kibboutz le vendredi après-midi afin de profiter des derniers transports en commun pour voyager. Le shabbat interdisant l'usage de véhicule, les bus interrompent tôt leur service ce jour. Un vendredi, je décidai de visiter Bethléem. Cette ville se situe en Cisjordanie et bien qu'elle soit proche à vol d'oiseau de mon kibboutz, le voyage entre les deux lieux s'apparente à une véritable expédition. Malgré une distance relativement courte, la présence de check-points entre les deux villes allonge considérablement le trajet. Il est nécessaire de prendre différents bus et le passage de la frontière ne peut s'effectuer sans passeport. Dès mon retour au kibboutz, le samedi soir, je me rendis à la cafeteria. Là-bas, je retrouvai un groupe de jeunes dont certains étaient encore vêtus de leurs treillis militaires et en possession de leurs armes après leur journée de service militaire. Mon déplacement à Bethléem, qui se situe dans les Territoires palestiniens, provoqua une vive discussion sur les « arabes ». Les propos étaient particulièrement vindicatifs à l'égard des Palestiniens. Eyal, un kibboutznik de 24 ans, me dit : « Tu ne dois pas aller là-bas, tous les Arabes sont des terroristes ». Je lui expliquai que mon déplacement s'était déroulé sans heurts et tentai de nuancer son discours. Il est clair que, pour ces jeunes soldats, mes propos ne furent pas compréhensibles et ces derniers me répétèrent invariablement : « tous des terroristes. » Ne pouvant cautionner ce point de vue, j'insistai : « Non, tous les arabes ne sont pas des terroristes. » Eyal se saisit alors de son M16 et le pointa sur moi à bout portant. La scène ne dura que quelques secondes mais me parut durer une éternité. Eyal simula un tir et me fit signe de quitter les lieux.

- 14 Ce premier épisode de confrontation fait écho à la notion de terrain au sens où l'avait entendu Pulman (1998), c'est-à-dire à un espace où se rencontrent et se confrontent des idées et des visions du monde. Le terrain, terme emprunté au vocabulaire militaire, est à cet égard indissociable de l'idée d'affrontement. Comme le soulignent Boumaza et Campana :

« pénétrer un terrain sur lequel on a l'ambition de mener une recherche de type ethnographique amène à rentrer en contact, voire en conflit, avec d'éventuels ou de potentiels enquêtés, mais aussi avec des codes culturels que l'on n'a pas toujours intériorisés.¹¹ »

- 15 Contrairement à de nombreux chercheurs, la problématique à laquelle j'ai été confrontée lors de mon séjour en Israël n'a pas été d'intérioriser des codes culturels qui m'auraient été étrangers, mais bien au contraire de m'en distancier. En effet, depuis mon plus jeune âge, j'ai été socialisée dans un milieu véhiculant un attachement culturel et politique très prononcé à l'État d'Israël. Cet attachement résulte, dans une

large mesure, de mes dispositions politiques familiales. Ma mère, bien que juive non pratiquante, vouait un culte sans faille à l'identité juive et à l'État d'Israël. J'ai donc grandi dans un rapport davantage politique, culturel et affectif à la judéité, plutôt que religieux – dispositions qui expliquent en partie les raisons qui m'ont amenée à prendre les kibboutzim comme objet de recherche.

- 16 Ma découverte de la société israélienne n'a fait que renforcer l'attachement que je portais à cet État, dans la mesure où l'adhésion aux mythes sionistes fait partie intégrante de la socialisation des Israéliens. Comme l'indiquent les travaux de Bar-Tal, Adwan et Wexler (2014), les manuels scolaires des écoles israéliennes et palestiniennes font état de deux versions de l'histoire totalement antagonistes. Dans la perspective de légitimer sa présence sur le territoire, les manuels scolaires se font l'écho du discours nationaliste :

« Les livres israéliens et palestiniens présentent des récits nationaux unilatéraux qui offrent des informations sur l'autre en tant qu'ennemi et occultent la dimension humaine de l'autre. Les événements historiques, même s'ils ne sont ni faux ni fabriqués, sont présentés de manière sélective pour renforcer chacun des deux récits nationaux.¹² »

- 17 Dans le cas israélien, cette vision unilatérale de l'histoire est inhérente à l'idéologie sioniste qui s'est construite dans la négation de la palestinéité au travers du fameux slogan : « Une terre sans peuple, pour un peuple sans terre ». Dès lors, le déni d'existence des Palestiniens s'est retrouvé aussi bien dans les discours politiques¹³, dans les fouilles archéologiques sur les territoires annexés par Israël¹⁴, que dans les qualificatifs utilisés pour nommer les Palestiniens. On peut, à ce titre, noter que lors de l'épisode de la cafétéria précédemment évoqué, aucun de mes interlocuteurs ne fait référence aux Palestiniens. À ce terme lui est substitué le qualificatif d'arabe.
- 18 Afin de saisir les enjeux qui sous-tendent l'épisode de la cafétéria, il convient d'ajouter que l'adhésion aux mythes sionistes s'accompagne bien souvent d'une méconnaissance et d'une défiance à l'égard de la société palestinienne. Celles-ci découlent principalement du fait que les Israéliens se rendent dans les Territoires palestiniens uniquement à l'occasion de leur service militaire¹⁵. C'est, pour beaucoup, l'unique point de rencontre possible avec des Palestiniens. La confrontation à l'autre s'effectue donc dans un climat belliqueux et directement lié au conflit. En dehors de ces occasions, les Israéliens ont pour consigne de ne pas entreprendre de déplacement dans les Territoires palestiniens. De ce fait, mes visites ont rapidement été perçues comme une entrave à une norme partagée puisqu'elles m'amenaient à me rendre dans le camp ennemi. Passer de l'autre côté de la ligne verte représente une pratique radicale dans le sens où ces déplacements mettent à mal la doxa militaro-sioniste sur laquelle s'appuie le discours nationaliste et amènent à brouiller les frontières physiques et mentales entre le *nous* israélien et le *eux* palestinien (Lamarche, 2013). Si pour mes enquêtés, mes déplacements relevaient d'un acte condamnable, pour ma part, ces déplacements m'ont amenée à décentrer peu à peu mon regard et à prendre une distance certaine vis-à-vis de la doxa militaro-sioniste¹⁶. En effet, c'est en franchissant les murs, en me confrontant à un autre qui m'était jusqu'alors inconnu, à son quotidien et à son histoire que ma vision partielle de la société dans laquelle je résidais a été mise à mal. Ainsi, le décentrement de mon regard est né d'« expériences de confrontation » (Lamarche, 2013)¹⁷ – expériences qui m'ont permis de conscientiser des aspects de mon terrain qui ne pouvaient se révéler analytiquement que par le vécu de telles situations tant j'avais intériorisé les valeurs qui leur étaient sous-jacentes. Le développement d'une forme de

distance critique vis-à-vis des mythes sionistes ne correspondait donc pas à ma position de départ, et comme nous le verrons ce glissement n'a pas été sans conséquence sur la posture méthodologique et le type de relation noué avec les enquêtés.

- 19 Quoi qu'il en soit, l'épisode de la cafétaria m'a permis d'élargir la focale de ma recherche en m'invitant à tenir compte d'éléments historiques et culturels liés à la création des kibboutzim, laquelle est intimement liée à celle d'Israël. En effet, poursuivant des aspirations sionistes, l'essaimage des kibboutzim en Palestine a permis de servir à la constitution du futur État israélien (Dieckhoff, 1989). Ainsi, ce qui se dessine au travers de l'histoire des kibboutzim, de ses valeurs et de sa culture, c'est également l'histoire du sionisme et de la création d'Israël. Ainsi, ma prise de distance à l'égard de la doxa militaro-sioniste et l'émergence de tensions avec ma population d'étude m'ont invitée à replacer ma compréhension des kibboutzim dans le contexte historique de leur création et de l'idéologie qui leur a donné naissance.

Acte II. L'épisode de la mise au ban : quand l'anthropologue devient la « pute à terroriste »

Un après-midi après le travail, je discutai avec Alon, un kibboutnik d'une vingtaine d'année sur un banc du kibboutz. Il fut surpris qu'à 24 ans je ne sois pas encore mariée et insista pour que je profite de mon séjour en Israël pour me trouver un mari. Je lui annonçai que j'étais en couple et que mon ami résidait en Turquie. Il parut surpris de cette remarque et me questionna sur les raisons de ce lieu de résidence. Je lui indiquai que mon ami était turc. Il me demanda spontanément s'il était juif, ce à quoi je répondis qu'il avait des origines musulmanes mais que la religion lui importait peu. Alon se leva et partit en me lançant : « Mes enfants tueront les tiens ! »

- 20 Il apparaît clairement que dans les premiers temps de ma recherche, je sous-estimais la charge politique et les effets du contexte conflictuel sur mon environnement de recherche. Certes, j'étais bien consciente de résider dans un pays en conflit. Mon quotidien était marqué par un climat belliqueux : les bus que je prenais étaient remplis de soldats, le désert qui entourait le kibboutz servait de base militaire et les nuits étaient rythmées par le bruit des tirs et des explosions. Le kibboutz dans lequel je résidais se situait à proximité de la Bande de Gaza et à trois reprises des roquettes sont tombées non loin de l'endroit où je me trouvais, nécessitant de chercher refuge dans les bunkers du kibboutz. Cependant, si l'omniprésence des marqueurs du conflit heurte aux premiers regards, on peut aussi très rapidement s'y habituer. Comme le souligne Romani,

« Il s'agit tout simplement du durcissement de sa propre échelle de valeurs, d'une insensibilisation à des faits et discours qui paraîtraient scandaleux en Europe, du déplacement de ses propres seuils de tolérance à la violence, comme moyens importants de se protéger mentalement, sans quoi quiconque sombrerait dans un tel contexte.¹⁸ »

- 21 Sans être hermétique au conflit qui régissait mon quotidien, je sous-estimais néanmoins ses retombées affectives, morales et culturelles sur mon environnement. L'épisode de la cafétaria et ceux qui lui ont succédé m'ont ainsi permis d'être pleinement consciente de la façon dont le conflit polarise les relations au sein d'une

dyade nous-eux vis-à-vis de laquelle il est nécessaire de se positionner afin d'échapper à la méfiance, voire à la défiance, de son environnement. La nécessité de prendre position concerne les actes et les discours mais régit également des aspects plus intimes de la vie. Ainsi, comme l'indique l'épisode de la mise au ban, le choix même du conjoint répond à des normes auxquelles les individus ne peuvent se soustraire.

- 22 Quiconque connaît la société israélienne peut constater qu'un glissement s'opère bien souvent entre les catégories de « Palestinien », d'« arabe » et de « musulman ». Ces trois visages sont fréquemment associés à la figure de l'ennemi et du terroriste. Alors que mes déplacements dans les Territoires palestiniens constituaient encore pour certains une preuve de ma naïveté, la révélation de l'identité de mon conjoint a représenté un tournant dans les relations au kibboutz. Après cette discussion, il ne fut pas rare que certains jeunes du kibboutz me nomment la « pute à terroriste ». La doxa militarosioniste conduit à exclure du système toute personne entretenant des liens avec l'« ennemi palestinien » ou sympathisant à sa cause. Ainsi, évoluer dans un contexte conflictuel réduit – voire élimine – toutes les possibilités de se situer dans une posture indéterminée vis-à-vis du conflit. Ce que mettent en exergue les épisodes relatés, c'est bien « l'idée d'un "franchissement" et d'un "dépassement" (Åkerström), voire d'un "jeu" (Ben-Yehuda) avec les frontières physiques et symboliques du groupe considéré. La trahison suppose donc une différenciation initiale entre un "Nous" et un "Eux" ainsi qu'un "mouvement" de l'intérieur vers l'extérieur (l'acte de trahison).¹⁹ »
- 23 Ma labellisation de « pute à terroriste » et la détérioration de mes relations au kibboutz m'ont conduite à m'intéresser aux écrits des chercheurs qui ont effectué leur terrain dans des contextes conflictuels. Mener une recherche dans un climat de conflit implique, en effet, une posture de recherche particulière et comme le note Romani, la « polarisation du conflit fait que le chercheur ne peut plus enquêter en se prétendant extérieur au terrain : pratiquement obligé d'y habiter, il finit psychiquement par y appartenir au moins en partie²⁰ ». Outre la façon dont le conflit conditionne les stratégies d'enquête des chercheurs, ces terrains conduisent à entamer des réflexions sur la loyauté et la trahison puisque ces aspects deviennent des dimensions structurantes des relations établies avec les enquêtés. En effet, le chercheur qui s'intéresse à une société impliquée dans un conflit s'inscrit dans un univers où les clivages et les frontières entre les groupes s'expriment de façon manifeste et où la trahison vient polariser les relations sociales. Comme le souligne Schehr, dans un tel contexte « la recherche d'une position intermédiaire, l'hésitation, le refus de prendre position sont alors amalgamés à des transgressions, des actes contre le "Nous". La neutralité est ainsi considérée comme une faiblesse, une forme passive d'aide à l'ennemi, un acte de déloyauté.²¹ »
- 24 Si une réflexion sur la trahison s'est imposée au cours de cette recherche, c'est parce qu'elle a constitué une dimension structurante des relations établies sur le terrain. En effet, l'évolution des relations avec les enquêtés relève d'une trahison : celle d'un chercheur qui a décidé de franchir le mur – au sens propre comme, et plus encore, au sens figuré – de s'immiscer dans le quotidien de personnes appartenant à l'autre camp, de « flirter » avec ceux qui sont institués comme « ennemis » – et par extension à s'infliger peu à peu leurs stigmates. Ma labellisation de « pute à terroriste » ou de « traître » au cours de mon séjour en Israël et les critiques qui m'ont été adressées, plus ou moins explicitement, tout au long de mon séjour, indiquent bien que mes déplacements m'ont amenée à outrepasser, dans une certaine mesure, les limites de

l'acceptable. Dans un contexte polémogène, les frontières entre les groupes se dessinent de façon appuyée et tout acte risquant de gommer ou simplement d'estomper les traits de l'ennemi représente une transgression. Ainsi, se jouer des limites revient à s'exclure d'un ensemble sans nécessairement être inclus dans l'autre. De ce point de vue, on peut rapprocher la figure du traître de celle de l'étranger (Simmel, 1984) ; un « étranger radical » (Schehr, 2009) puisque participant de deux univers, aux marges ou plutôt sur la frontière entre les deux et donc quelque part réduit à une condition de « double extranéité » (Pozzi, 1999). Akerström (1991 : 5) a proposé de distinguer deux formes de trahison, le *leaving* – qui consiste à quitter un groupe, à désertir – et le *telling* – qui consiste à révéler un secret ou des informations considérées comme confidentielles. Il ne fait aucun doute que nous nous situons ici dans le premier cas, dans le sens où mes déplacements dans les Territoires palestiniens ont représenté une soustraction physique et mentale à un groupe naturalisé comme étant celui « d'appartenance ».

- 25 Afin d'illustrer la façon dont la trahison structure les relations sociales dans une société en conflit, nous pouvons relater les propos qui m'ont été adressés par Isaac, un kibboutznique d'une vingtaine d'années, alors que des bombardiers israéliens survolaient le kibboutz pour mener une réplique sur la Bande de Gaza²². Isaac m'indiqua les avions et me toisa du regard en me disant : « Toi, tu devrais être là-bas ». Cette remarque semble lourde de sens à plus d'un titre. En effet, elle indique comment ma proximité, supposée ou avérée, avec ceux qui sont érigés comme ennemi a produit une altérité radicale à mon égard. Plus qu'un simple traître, j'étais désormais placée de façon discursive aux côtés des Palestiniens sous les bombardements israéliens.
- 26 Loin de porter atteinte à la recherche menée, ma constitution progressive comme figure ennemie m'a permis d'orienter mes réflexions sur la construction de l'altérité dans un contexte polémogène, sur la loyauté, la confiance, la défection mais également la trahison. Enfin, ces relations m'ont permis de m'intéresser à l'expression de la pluralité dans les sociétés kibboutzique.

Acte III. Un shabbat à la mosquée : l'expression de la pluralité au kibboutz

Au kibboutz, les repas du matin et du midi se prennent généralement de façon collective à la cantine. Un dimanche matin, alors que je prenais mon petit déjeuner en compagnie de nombreux kibboutznikim, un de mes voisins de table m'interrogea sur mon week-end. Je lui racontai donc que j'étais allée célébrer le shabbat dans une synagogue de Tel Aviv en compagnie d'amis. Je fus rapidement interrompue par un jeune kibboutznik qui scanda à voix haute : « Tu étais à la mosquée ! ». Son intervention fit rire quelques jeunes kibboutziki. réunis autour de moi.

- 27 L'aversion à mon égard, qui est apparue sur mon terrain, ne s'est pas exprimée de façon indiscriminée avec l'ensemble des enquêtés. Comme on peut le constater, que ce soit dans l'épisode de la cafétéria, de la mise au ban ou de la cantine, les confrontations ont à chaque fois émergé avec des personnes qui appartenaient à une tranche d'âge relativement proche du moment de leur service militaire. L'hostilité à laquelle j'ai fait face lors de mon séjour au kibboutz est donc liée au fait que ces jeunes soient socialisés

au sein de l'armée. En dehors de cette génération particulière, la répulsion à mon égard ne s'est jamais exprimée de façon aussi manifeste. Certains kibboutznikim ont opté pour une absence de communication – c'est-à-dire qu'ils ne m'adressaient pas la parole et ne me saluaient pas. Cependant, dans la plupart des cas, un silence s'est établi autour de mes déplacements. La constitution de ce tabou m'a permis de poursuivre ma recherche. On peut noter une ambivalence de ce terrain. D'un côté, la façon dont j'occupais mon temps libre était considérée comme inacceptable, notamment par les jeunes kibboutznikim socialisés au sein de l'armée. De l'autre côté, l'objet de ma recherche était louable et les kibboutznikim, particulièrement les membres fondateurs, étaient honorés de l'intérêt que je portais à cette société qu'ils avaient créée à la sueur de leur front. Cette ambivalence témoigne d'un clivage générationnel au sein des kibboutzim.

- 28 Outre l'ambivalence à mon égard, il convient de noter que mes conditions professionnelles au kibboutz se sont considérablement dégradées. Ma charge quotidienne de travail s'est vue augmentée sans que me soit accordée de rémunération supplémentaire et j'ai été relayée à des travaux qui sont généralement destinés aux « bédouins » ou aux « arabes ». Ainsi, l'aversion dont j'étais sujette s'est également traduite par une violence institutionnelle. Cette violence institutionnelle m'a permis de nouer des relations de confiance avec des kibboutznikim qui avaient également, pour diverses raisons, été mis au ban. Yacov, un kibboutznik de 70 ans originaire du Maroc est ainsi devenu un enquêté avec lequel j'ai pu instaurer une relation de confiance. Son origine séfarade ne lui avait jamais permis de se sentir pleinement appartenir à la communauté du kibboutz, composée exclusivement par des ashkénazes. Ainsi, Yacov a longuement évoqué les nombreuses mésaventures qui lui étaient arrivées depuis son installation dans le kibboutz, dans les années 1980. Kibboutznik par défaut, il avait comme moi dû faire face à des violences institutionnelles en de nombreuses occasions. De son côté, Beni, un peintre qui a participé à la fondation du kibboutz, m'a souvent invitée dans son atelier pour que nous discutons de son travail artistique. La plupart de ses toiles renvoyaient à la thématique de la paix entre Israéliens et Palestiniens. Cette position tempérée à l'égard du conflit a déchaîné les passions à son égard. Beni passait la majorité de son temps enfermé dans son atelier, limitant tout déplacement dans les lieux de vie du kibboutz.
- 29 Ainsi, la mise au ban m'a permis de nouer de nouvelles relations et de faire émerger des discours divergents. Même si les discours hétérodoxes se font rarement entendre au premier abord dans les kibboutzim, la pluralité existe. L'aversion à mon égard m'a ainsi permis de me rapprocher de figures d'opposants au sein du kibboutz.

Conclusion

- 30 Les mésaventures vécues sur le terrain et la dégradation des relations avec les enquêtés se sont révélées riches d'enseignements. Tout d'abord, elles ont permis de replacer ma compréhension des sociétés kibboutziques dans le contexte historique de leur création et de l'idéologie qui leur a donné naissance. D'autre part, elles m'ont amenée à réfléchir à ma posture méthodologique. Enfin, elles m'ont invitée à interroger l'expression de la pluralité au sein d'un kibboutz.
- 31 Si mes relations au kibboutz se sont considérablement dégradées au fur et à mesure de mes déplacements dans les Territoires palestiniens, ma place de chercheur au kibboutz

n'a pas pour autant été remise en cause. Bien que je fusse peu à peu instituée par mes enquêtés – notamment par les jeunes générations – comme une ennemie de l'intérieur, mes travaux de recherche représentaient une aubaine incontestable pour les kibboutznikim – notamment pour les pionniers – qui souhaitaient donner de la visibilité à leur société. Ainsi, l'émergence d'une détestation politique à mon égard, sans porter atteinte à mon travail de recherche, m'a permis d'explorer un nouvel aspect du terrain qui aurait sans aucun doute été absent de mes réflexions si je n'avais pas été amenée à adopter un comportement en déviance par rapport aux normes partagées dans la société israélienne. En ce sens, les tensions avec les enquêtés ont été génératrices de nouvelles pistes de réflexion et d'analyse. Loin de constituer de simples aléas, la prise en compte de la détestation politique qui a peu à peu émergé sur le terrain a fait naître des interrogations fécondes sur « l'univers affectif, mental et moral » (Bizeul, 2007) avec lequel j'ai dû composer au cours de cette recherche.

- 32 Il est commun que les chercheurs en sciences humaines et sociales tentent de réduire la distance avec leurs enquêtés. Ainsi comme le préconisent Boumaza et Campana :
- « quel que soit l'objet privilégié, le chercheur [...] se doit d'abaisser les barrières qui se présentent à lui et de dépasser les frontières qui le séparent le plus souvent de ses enquêtés. [...] Le deuxième gage, de loin le plus important, consiste pour le chercheur à faire reconnaître sa légitimité à enquêter. Pour ce faire, il lui faut tenter d'effacer son statut "d'étranger"²³ ».
- 33 À contrepied de ces recommandations, l'écart avec ma population ne s'est qu'élargi au fur et à mesure de mon travail de terrain. Progressivement, je suis passée du statut de naïve à celui de traître. Les différentes identités qui m'ont été assignées indiquent le fossé qui s'est peu à peu creusé avec les enquêtés. Mais finalement, les mésaventures, la violence institutionnelle et les difficultés rencontrées sur le terrain ont représenté des éléments empiriques qui ont considérablement enrichi ma compréhension des sociétés kibboutziques puisqu'elles ont fait émerger des interrogations fécondes et de nouvelles pistes de réflexions sur mon objet d'étude. Ainsi, c'est parfois en se laissant assujettir par les assignations que les enquêtés nous donnent que l'on peut renouveler son regard sur l'objet étudié. Quitte parfois à se bruler les ailes...

BIBLIOGRAPHIE

ADWAN Sami, BAR-TAL Daniel, WEXLER Bruce, « Portrayal of the Other in Palestinian and Israeli Schoolbooks : A Comparative Study », *Political Psychology*, n° 37/2, 2016, p. 201-217.

ÅKERSTRÖM Malin, *Betrayal and Betrayers : The Sociology of Treachery*, New Brunswick, Transaction Publishers, 1991.

AVANZA Martina, « Comment faire de l'ethnographie quand on n'aime pas "ses indigènes" ? Une enquête au sein d'un mouvement xénophobe » in Bensa Alban, Fassin Didier, *Les politiques de l'enquête*, Paris, La Découverte, 2008, p. 41-58.

BARLEY Nigel, *Un anthropologue en déroute*. Paris, Payot, 1992.

- BETTELHEIM Bruno, *Les enfants du rêve*, Paris, Robert Laffont, 1971.
- BIZEUL Daniel, « Des loyautés incompatibles. Aspects moraux d'une immersion au Front national », *Sociologies [En ligne]*, 22, 2007a, URL : <http://sociologies.revues.org/document226.html>
- BIZEUL Daniel, « Que faire des expériences d'enquête ? Apports et fragilité de l'observation directe », *Revue française de science politique*, n° 57/1, 2007b, p. 69-89.
- BOUMAZA Magali, « L'expérience d'une jeune chercheuse en "milieu extrême". Une enquête au Front national », *Regards sociologiques*, n° 22, 2001, p. 105-121.
- BOUMAZA Magali, CAMPANA Aurélie, « Enquêter en milieu « difficile ». Introduction », *Revue française de science politique*, n° 1/57, 2007, p. 5-25.
- CONESA Pierre, *La fabrication de l'ennemi, ou comment tuer avec sa conscience pour soi*, Paris, Robert Laffont, 2011,
- DIAMOND Stanley, « The kibbutz : Utopia in Crisis », *Dissent*, n° 4, 1957, p. 133-140.
- DIAMOND Stanley, « Kibbutz and Shtetl : The history of an idea », *Social Problems*, n° 2, 1959, p. 71-99.
- DIECKHOFF Alain, « Les trajectoires territoriales du sionisme », *Revue d'histoire*, n° 21, 1989, p. 29-44
- FRIEDMANN Georges, « L'aventure kibbutzique et les défis du siècle », *Revue française de sociologie*, n° 5/3, 1964, p. 259-279.
- FOX Nathan, « Attachment of Kibbutz Infants to Mother and Metapelet », *Child Development*, 48, 1977, p. 1228-1239.
- GHASARIAN Christian, « Les Désarrois De L'ethnologue », *L'Homme*, n° 143/37, 1997, p. 189-198.
- HARDING Susan, « Representing fundamentalism : the problem of the repugnant cultural other », *Social Research*, n° 58, 1991, p. 373-393.
- KAES René, « Notes sur la trahison, une approche de la consistance du lien intersubjectif » in Enriquez E., *Le goût de l'altérité*, Paris, Desclée de Brouwer, 1999, p. 227-244.
- LAMARCHE Karine, *Militer contre son camp ? Des Israéliens engagés aux côtés des Palestiniens*, Paris, Presses Universitaires de France, collection "Partage du savoir", 2013.
- LAMARCHE Karine, « L'apport heuristique d'une implication incontournable. L'exemple d'une recherche sur un terrain « sensible » (Israël-Palestine) », *Civilisations*, n° 1/64, 2015, p. 35-44.
- MELFORD E. Spiro, « Utopia and Its Discontents : The Kibbutz an. Historical Vicissitudes », *American Anthropologist*, V. 106, n° 3, 2004, p. 556- 568.
- MEVEL Ellie, FURLONG Alejandro, « La igualdad mediante la educación, el Kibbutz como modelo ideal ? », *Pensamientos libres*, n° 7, 2011, p. 49-52.
- PAPPE Ilan, *Le nettoyage ethnique de la Palestine*, Paris, Fayard, 2008.
- PIRINOLI Christine, « Effacer la Palestine pour construire Israël. Transformation du paysage et enracinement des identités nationales », *Etudes rurales*, n° 1/173-174, 2005, p. 67-85.
- POZZI Enrico, « Le paradigme du traître », in SCARFONE Dominique (dir.) *De la trahison*, Paris, PUF, 1999, p. 1-33.
- PULMAN Bertrand, « Pour une histoire de la notion de terrain », *Gradhiva*, n° 5, 1988, p. 22-30.
- RABIN Albert, *Growing Up in the Kibbutz*, New York, Springer Publishing Company, 1965.

- RABIN Albert, BEIT-HALLAHMI Benjamin, *Twenty years Later. Kibboutz Children Grown Up*, New York, Springer Publishing Company, 1982.
- ROMANI Vincent, « Enquêter dans les Territoires palestiniens. Comprendre un quotidien au-delà de la violence immédiate », *Revue française de science politique*, n° 1/57, 2007, p. 27-45.
- SANBAR Elias, *Figures du Palestinien : Identité des origines, identité de devenir*, Paris, Gallimard, 2004.
- SAND Shlomo, *Comment le peuple juif fut inventé*, Paris, Fayard, 2008.
- SCARFONE Dominique, *De la trahison*. Paris, Presses Universitaires de France, 1999.
- SCHEHR Sébastien, « Sociologie de la trahison », *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 123/2, 2007, p. 313-323.
- SCHEHR Sébastien, « Le traître comme étranger radical », *Revue des sciences sociales*, n° 42, 2009, p. 46-51.
- SIMMEL Georges, « Digressions sur l'étranger », in GRAFMEYER Yves et JOSEPH Ysaac (dir.) *L'école de Chicago*, Paris, Aubier, 1984, p. 53-59.

NOTES

1. KAES René, « Notes sur la trahison, une approche de la consistance du lien intersubjectif » in Enriquez E., *Le goût de l'altérité*, Paris, Desclée de Brouwer, 1999, p. 235.
2. GHASARIAN Christian, « Les Désarrois De L'ethnographe », *L'Homme*, n° 143/37, 1997, p. 193.
3. La sympathie est ici entendue comme une relation fondée sur une affinité et une empathie qui permet d'accéder aux représentations et aux logiques d'autrui.
4. On peut ici se référer aux articles de Boumaza (2001) et d'Avanza (2008) qui ont travaillé sur les partis d'extrême droite.
5. Les kibboutzim (pluriel de kibboutz) sont des villages collectivistes, créés au XX^{ème} siècle en Israël et animés par des idéologies égalitaires et communautaires. Les habitants de ces sociétés sont qualifiés de kibboutznik (pluriel : kibboutznikim).
6. La localisation du kibboutz dans lequel j'ai séjourné n'ai pas anodine, puisqu'il se situe à proximité de la Bande de Gaza. Cette proximité d'une zone de tension semble un aspect essentiel pour l'analyse puisque le nord du désert du Néguev est un espace très militarisé et fréquemment la cible de roquettes en provenance de la Bande de Gaza.
7. FRIEDMANN G, « L'aventure kibbutzique et les défis du siècle », *Revue française de sociologie*, n° 5/3, p. 259.
8. Les *olim hadashim* sont les personnes qui sont arrivées récemment en Israël dans le cadre de leur *alya*.
9. Le libéralisme est un courant du judaïsme qui s'oppose au courant orthodoxe. Alors que le premier prône une modernisation des pratiques religieuses, le second conserve une lecture traditionnelle des textes.
10. L'appellation de « mur » n'est pas consensuellement admise en Israël, on lui préfère généralement le terme de « barrière de sécurité ». Nous maintiendrons ici ce terme car il permet de se détacher de la vision sécuritaire et de souligner l'idée de franchissement à laquelle j'ai été confrontée au cours de cette recherche.
11. BOUMAZA Magali, CAMPANA Aurélie, « Enquêter en milieu « difficile ». Introduction », *Revue française de science politique*, n° 1/57, 2007, p. 8-9.
12. Study Report, « "Victims of Our Own Narratives?" Portrayal of the "Other" in Israeli and Palestinian School Books », 2013, p. 46-47. Traduit de l'anglais.

13. Golda Meir, premier ministre d'Israël (1969-1974), décrétait le 8 mars 1969 : « *Comment pourrions-nous rendre les territoires occupés ? Il n'y a personne à qui les rendre* » puis, quelques mois plus tard, dans son discours du 15 juin 1969 : « *les Palestiniens n'ont jamais existé* ». Ainsi, comme le note Sanbar (2004 : 213) : « *Le nom effacé, le déni d'existence qui l'accompagne est renforcé par l'usage du verbe au présent. Personne n'affirme que les Palestiniens n'existent plus – cela équivaudrait à une reconnaissance de crime –, on dit simplement qu'ils n'existent pas.* »
14. De nombreux villages palestiniens ont ainsi été rasés, reconstruits et renommés (Pappé, 2008 ; Pirinoli, 2005 ; Sand, 2008 ; Sanbar, 2004).
15. En Israël, le service militaire est obligatoire. Il est de deux ans pour les femmes et trois ans pour les hommes.
16. La plupart des Israéliens vouent une loyauté sans faille au sionisme politique et à l'institution militaire. Ainsi, les rares Israéliens qui portent un regard critique sur ces aspects deviennent « *des "étrangers à la collectivité" : accusés de défaut de patriotisme, voire d'intelligence avec l'ennemi, ils perdent une grande part de leur légitimité à intervenir dans le débat public et se trouvent socialement stigmatisés* ». (Lamarque, 2013 : 12).
17. La confrontation est ici à prendre dans un double sens. Elle renvoie, d'une part, aux épisodes de confrontation vécus à mes retours au kibboutz suite à mes déplacements dans les Territoires palestiniens. D'autre part, elle renvoie à la confrontation avec les conditions de vie des Palestiniens. C'est sans doute ce second aspect qui a été le plus déterminant dans ma prise de distance à l'égard des mythes sionistes.
18. ROMANI Vincent, « Enquêter dans les Territoires palestiniens. Comprendre un quotidien au-delà de la violence immédiate », *Revue française de science politique*, n° 1/57, 2007, p. 35.
19. SCHEHR, S, « Sociologie de la trahison », *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 123/2, 2007, p. 315.
20. ROMANI Vincent, « Enquêter dans les Territoires palestiniens. Comprendre un quotidien au-delà de la violence immédiate », *Revue française de science politique*, n° 1/57, 2007, p. 34.
21. SCHEHR, S, « Sociologie de la trahison », *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 123/2, 2007, p. 320.
22. Le kibboutz dans lequel j'ai mené mon enquête se situe à une vingtaine de kilomètres à vol d'oiseau de la Bande de Gaza. Ainsi, le kibboutz est fréquemment la cible de roquettes et les avions de chasse israéliens survolent le kibboutz quand des répliques sont menées sur la Bande de Gaza.
23. BOUMAZA Magali, CAMPANA Aurélie, « Enquêter en milieu « difficile ». Introduction », *Revue française de science politique*, n° 1/57, 2007, p 12-13.

RÉSUMÉS

L'article propose d'explorer la façon dont la naissance d'une « détestation politique » (Avanza, 2008) réciproque entre le chercheur et ses enquêtés a pu devenir génératrice de connaissances au travers d'une recherche menée dans un kibboutz en Israël. Il évoque tout d'abord la façon dont les relations se sont tissées avec les enquêtés, d'abord dans un rapport de proximité avant de glisser peu à peu vers une répulsion réciproque. Ce glissement, qui a résulté d'une prise de distance du chercheur à l'égard de la doxa militaro-sioniste a permis de situer l'objet d'étude dans le contexte historique et idéologique de la construction de l'État d'Israël et dans les rapports

de force que cette construction a engendrés. Ainsi, l'évolution des relations avec les enquêtés a représenté un point crucial de l'enquête, en permettant d'élargir la focale à des réflexions qui ne se limitent pas exclusivement au kibboutz mais qui ont invité à considérer l'univers affectif et moral avec lequel le chercheur est amené à composer au cours de son travail de terrain.

This paper, based on a research done in kibboutz, explores the way in which the aversion of the researcher in regards to his fieldwork could generate knowledge. It describes the evolution of relationships between the researcher and the population of the kibbutz. Once the researcher started questioning the sionist ideology, the links between the two deteriorated. This degradation of relations led the researcher to investigate the ideological and cultural context of kibbutz societies.

INDEX

Mots-clés : kibboutz, Israël, réflexivité, terrain

Keywords : kibbutz, Israel, reflexivity, fieldwork

AUTEUR

ELLIE MEVEL

Laboratoire DySoLab, EA4701, Université de Rouen.

Ellie Mevel est docteure en sociologie. Chercheuse associée au laboratoire DySolab (EA 7476, Université de Rouen), elle a consacré sa thèse de doctorat aux thématiques de paix, de conflit, de diaspora et d'engagement à distance. Ellie Mevel est également membre de l'institut de recherche pour la paix d'Oslo (PRIO).